

« A l'égard des sciences, il faut plutôt parler de désenchantement que de défiance »

ENTRETIEN - Pour le sociologue Michel Dubois, qui a codirigé la 8^e édition de l'enquête nationale « Les Français et la science », la crise liée au Covid-19 a été « un grand moment de pédagogie »

Michel Dubois est directeur de recherche du CNRS au groupe d'étude des méthodes de l'analyse sociologique de Sorbonne Université. A l'occasion du colloque international de culture scientifique et technique « Science & You », dont l'université de Lorraine a pris l'initiative et qui se tient à Metz du 16 au 19 novembre, il commente les résultats de la huitième édition de l'enquête nationale « Les Français et la science ».

Pourquoi cette enquête ?

En matière d'attitude du public à l'égard des sciences et techniques, la France possède un petit trésor sous la forme d'une suite ininterrompue de données sur un demi-siècle. Avec Pauline Hervois (université de Lorraine), Martin Bauer (London School of Economics and Political Science), nous avons dirigé cette huitième édition, qui a été financée par l'université de Lorraine. Notre travail a consisté à prolonger les enquêtes antérieures tout en tenant compte des événements les plus récents, en particulier la pandémie. La passation de notre questionnaire à la fin de l'année 2020 à une population de plus de 3 000 personnes a été complétée par une série d'entretiens dans la région Grand-Est. L'objectif est d'alimenter la recherche sur ce thème, dont l'importance a fortement augmenté depuis le début de la crise sanitaire. Mais il s'agit aussi de faire connaître nos résultats aux acteurs de la médiation scientifique et aux décideurs chargés des politiques publiques.

Certains commentateurs évoquent une défiance du public à l'égard des sciences...

En matière de culture scientifique, il faut éviter de se laisser enfermer dans de faux débats. Et celui de la supposée défiance des Français en est un. Nos résultats révèlent une réalité plus complexe. Ils soulignent un certain désenchantement à l'égard des sciences et techniques. En effet, depuis la fin des années 1980, une majorité d'enquêtés, 62 % en 2020, déclarent estimer que la recherche apporte « autant de mal que de bien ». Ce niveau d'ambivalence record est spécifique à notre pays. Ailleurs, notamment en Europe du Nord, c'est plutôt l'enthousiasme qui est la norme.

Nos résultats soulignent également les interrogations de plus en plus fortes du public quant à la capacité des chercheurs à conserver leur indépendance vis-à-vis des grands groupes industriels. La question des liens d'intérêt des chercheurs a été beaucoup évoquée au cours de ces deux dernières années, notamment par la presse.

Toutefois, ces deux exemples ne suffisent pas à conclure à une défiance généralisée à l'égard des sciences. Lorsqu'on les interroge, les Français continuent à accorder massivement leur confiance aux chercheurs et à leurs institutions et montrent un intérêt constant pour les grandes avancées dans les domaines de la médecine et de la biologie ou encore des énergies renouvelables. Ce constat va à l'encontre du discours ambiant qui tend à sur-représenter les opinions « complotistes » et les croyances irrationnelles, qui ont, sans doute, un caractère plus spectaculaire. Cette observation n'implique pas une absence de problèmes. Comme nous l'avons vu, il y en a à résoudre.

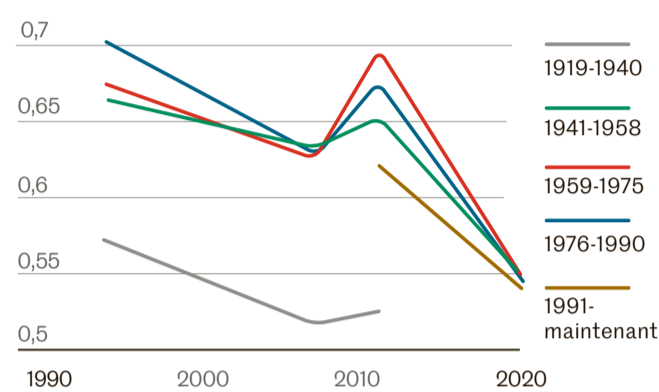
On entend souvent parler d'un recul de la culture scientifique. Qu'en est-il ?

Même si la culture scientifique prend des formes très variées, nous avons conservé le principe adopté lors des enquêtes antérieures : celui d'une suite de questions de connaissance, à partir desquelles nous avons calculé un indice de familiarité. Le suivi de l'évolution de cet indice suggère qu'il existe, depuis une trentaine d'années, une relative perte de familiarité vis-à-vis des sciences et techniques. Ce constat doit toutefois être nuancé puisque ce n'est pas tant le taux de « mauvaises » réponses qui augmente (celui-ci est stable) que la part des non-réponses qui croît fortement. Ce point critique mérite d'être approfondi, car il touche à l'avenir et concerne la manière dont est organisée l'éducation scientifique, notamment à l'école.

Par ailleurs, alors qu'un fort intérêt pour les sciences du vivant s'exprime, ce dernier ne va pas toujours de pair avec une connaissance précise des dernières innovations. Les progrès de l'épigénétique et du génie génétique peinent à trouver leur public.

Une culture scientifique qui s'effrite

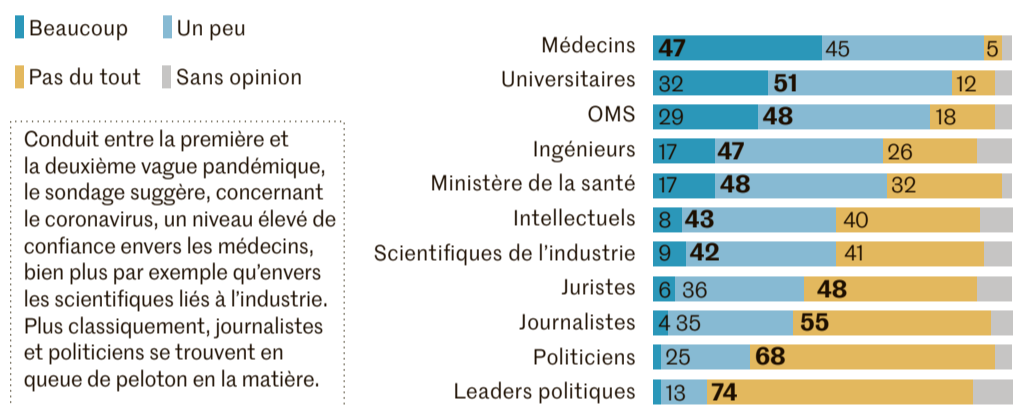
Evolution de l'indice de familiarité avec la science, par génération



L'évolution des connaissances scientifiques des sondés est mesurée selon leur adhésion à des affirmations telles que « les premiers humains vivaient à la même époque que les dinosaures » ou « ce sont les gènes du père qui déterminent le sexe de l'enfant ». L'indice de familiarité qui en résulte montre une baisse du taux de bonnes réponses, qui s'établit aujourd'hui à un peu plus de une sur deux, contre deux réponses correctes sur trois en 1994. Mais ce n'est pas tant le taux de mauvaises réponses qui augmente que la part des « ne sait pas, sans opinion ».

Une confiance marquée envers les médecins

Dans quelle mesure faites-vous confiance aux personnes suivantes pour dire la vérité sur le coronavirus ?



Sondage réalisé entre le 28 octobre et le 7 novembre 2020 par l'institut d'études et de sondage Gece sur Internet auprès d'un échantillon de 3 033 personnes représentatif de la population française âgée de 18 ans et plus, constitué selon la méthode des quotas. Il constitue la huitième édition de l'enquête « Les Français et la science » lancée en 1972.

Infographie : Le Monde

Les croyances irrationnelles reculent-elles ?

A la fin du XIX^e siècle, les savants pensaient un peu naïvement que l'avancée des sciences se solderait par un recul des croyances irrationnelles. On sait aujourd'hui que sciences et croyances sont capables de coexister, voire parfois de s'entremêler, comme le suggèrent les dérives récentes de certains chercheurs. Si elle met en évidence un recul spectaculaire de l'astrologie, une discipline qui était très présente dans les années 1980, notre enquête montre aussi que le climat anxigène créé par la pandémie a favorisé les pratiques paramédicales et augmenté la crédibilité des parasciences auprès du public.

D'une manière générale, décider de ce qui relève de la science n'est pas quelque chose de facile. Nous sommes toujours surpris de constater à quel niveau nos enquêtés établissent la démarcation entre science et non-science. Par exemple, l'agronomie est une discipline dont le caractère scientifique est de plus en plus contesté. Pourquoi ? Sans doute parce qu'elle est perçue comme proche des enjeux industriels et porteuse de risques environnementaux. A l'inverse, la biologie, qui était longtemps en retrait par rapport à la physique et aux mathématiques, fait désormais jeu égal avec ces disciplines.

Votre enquête montre un désir des citoyens d'avoir la possibilité de donner un avis sur les choix en matière de recherche...

La « démocratie scientifique et technique » reste en grande partie à inventer en France. Notre enquête montre que les citoyens sont prêts. Les modes de communication avec le public a posteriori, c'est-à-dire une fois les décisions prises, sont de plus en plus mal vécus.

L'attitude envers les sciences et techniques est-elle une affaire de générations et de genres ?

Les grandes variables sociodémographiques sont très utiles pour expliquer les attitudes des Français. Il existe, par exemple, des différences entre les genres. Les femmes s'opposent plus nettement que les hommes au recours à l'expérimentation animale, y compris lorsque cette dernière permettrait de faire progresser le traitement des maladies. D'une façon générale, elles manifestent une aversion plus prononcée face aux risques que les hommes. Cela a bien été montré, notamment à propos des OGM. D'un point de vue générationnel, je retiens surtout que les plus jeunes, supposés être les plus exposés à la désinformation sur les réseaux sociaux, se montrent finalement très in-

téressés par les innovations technologiques, telles que l'intelligence artificielle. Il faut apprendre à cultiver et à diversifier cet intérêt.

Avec quelle image la science ressort-elle de la crise liée au Covid-19 ?

Cette crise a été l'occasion d'un grand moment de pédagogie. Durant plusieurs semaines, le public a été exposé à des débats épisodiquement chaotiques, mais parfois aussi assez pointus. Cela lui a permis de découvrir la temporalité de la recherche et de prendre conscience que l'établissement d'un consensus scientifique nécessite un délai plus ou moins long. Il est certain que la pandémie a pu être pour certains un moment de déstabilisation et d'incertitude. Mais, avec le recul, elle a peut-être aussi eu des effets positifs. Notre enquête a été conduite à la fin de l'année 2020, lorsque les vaccins n'étaient pas encore disponibles, et déjà à l'époque une majorité des enquêtés se montraient capables de distinguer un bon essai clinique d'un mauvais !

A lire les conclusions de votre enquête, les politiques et les journalistes ne ressortent pas grandis de la crise...

Oui, mais ce n'est pas nouveau. Dans la hiérarchie de la confiance, les médecins occupent, depuis toujours, la place la plus élevée, juste devant les scientifiques. Tout en bas de l'échelle, on trouve les journalistes, un peu au-dessus des politiques. Ce type d'observation permet, peut-être, d'expliquer pourquoi les politiques accordent autant d'importance à la thématique de la défiance : ils sont les premiers concernés !

Des théories du complot ont pourtant fleuri sur les réseaux sociaux...

Effectivement. Même si ces théories sont anciennes, elles se sont diffusées plus largement au cours de la crise. Ce phénomène est difficile à quantifier de manière précise, et sans doute faut-il se montrer un peu prudent. On a tendance à accorder beaucoup d'attention aux formes les plus exacerbées du débat. Or, d'une façon générale, nos études montrent que ces théories « complotistes » restent le fait d'une minorité d'acteurs fortement mobilisés. Evaluer l'impact de ces thèses va nécessiter d'autres outils que ceux employés dans cette enquête. Rappelons qu'une partie de ce complotisme a été alimentée par certains scientifiques, qui se sont appuyés, de façon plus ou moins cynique, sur les doutes réels du public à l'égard de l'indépendance des chercheurs. C'est plutôt là que se situe le problème. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR VAHÉ TER MINASSIAN